

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947

(6.4.1947) Supplement Hebdomadaire

POUR SA "PREMIERE" SOUS LA COUPOLE Marcel Pagnol A FAIT RECETTE

ESU au festival de Maurice Donnay, M. Marcel Pagnol a été reçu solennellement sous la Coupole. A l'Académie française le travail académique représente bien des choses. Le théâtre, d'abord. Certain, plusieurs de ses confrères ont abordé la scène avec succès, mais seulement par occasion, comme M. Cassel ou M. Mauriac; par exemple, mais aucun d'eux ne s'est consacré comme lui exclusivement au théâtre et au scénaristique.

Avec M. Marcel Pagnol, en effet, le cinématographe a fait son entrée à l'Académie. Le cinématographe « que nous appelons cinéma, que nos enfants appellent ciné, et que nos parents appellent peut-être tel... » Enfin, le travail académique représenté entre autres autres : Marcellin et le supplice, tout le reste, qui, à son tour M. Tharand, possède le don de « posséder la vérité sous la dernière jambe ».

Voilà donc M. Marcel Pagnol sous la Coupole.

Le remerciement n'est qu'une parolade, une sorte de prière de devoir qu'impose au récipiendaire sa dignité d'académicien. Il lui faut parler de son prédécesseur, en l'absence d'élus, M. Pagnol, lui, va plus loin encore. Il emploie le mot « panegyrique ». Décidément, M. Tharand a raison, le supplice la vérité. C'est donc un panegyrique de Maurice Donnay qu'a entrepris Pagnol.

Peut-être d'un ingénieur, Donnay fut destitué par son père à la mécanique. Ce ne fut pas inutile, car la mécanique, d'après M. Pagnol, est le terme qui convient pour parler de pièces de théâtre plutôt que le mot architecte qu'on emploie généralement.

Que le passage de Maurice Donnay dans la mécanique lui ait été utile, M. Pagnol l'affirme. On lui fera confiance sur ce point. Toujours est-il que le futur auteur d'Amant biterrois très vite, le plus vite qu'il put, voit une carrière qui était faite pour lui et pour laquelle il était fait.

Pour commencer, des pièces de Donnay ont été portées au cinéma et voilà la transition souhaitée pour aborder « cet art si simple ». — C'est M. Pagnol qui parle. Sa voix déforme parfois la vérité ou déplace sa pensée. M. Pagnol sait quelles ressources cet art nouveau offre aux créateurs, il se doute que les chefs-d'œuvre ne feraient pas un jour par prendre place dans le dictionnaire. Il sait aussi que le cinéma permet à un auteur d'atteindre des spectateurs que sans cela il n'aurait jamais pu toucher. Des chiffres impressionnants même dans un discours, comme dans celui de M. Tharand. On croit un instant que l'on compte la recette. Non, on compare théâtre et cinéma, on se propose les avantages respectifs.

Ce n'est pas seulement dans ce domaine que la réception de M. Pagnol marque une innovation. Les vocabulaires lui-même a été révisé. Les mots « cinéma, cinéaste », que le dictionnaire de l'Académie ignore encore, sont entrés fort à leur aise dans ce qui est à l'attention à eux, au mot quelque surprise, « Ne voit », pour désigner des œuvres d'un succès discutable a été employé avec aisance par les deux créateurs qui se sont fait fort peu, évidemment que leur dictionnaire se connaît ce substantif que dans le sens où il indique une plante de la famille des crocifères. Enfin c'est M. Jérôme Tharand qui a introduit un néologisme, dont il est l'auteur, quand il a parlé de l'univers « pégolesque ». Tout le monde a accueilli et parfaitement compris. Cet univers ? Mais c'est Topaze, c'est Maitre, c'est Fanny, c'est César, ce sont tous les personnages que tout le monde connaît, et dont M. Pagnol est le père. Il est rare en effet et le mot signifie d'être souligné comme le fit M. Tharand, d'avoir à parler sous la Coupole d'une œuvre que tout le monde connaît. Cette œuvre a pour caractéristique première la simplicité. Aussi bien M. Marcel Pagnol est un homme honnête.

Les parrains ! C'étaient M. André Chamson et le professeur Valléry-Bédit.

L'assistance ! Nombreuse, sympathique, venue là pour applaudir, qui applaudit véritablement mais qui marque très généralement de ses rires les scènes bien venues.

Cette journée fut véritablement celle des nouveautés. Au-dessus du bureau, dominant la haute silhouette de Maurice Donnay, d'heureux haut-parleurs laissent tomber sur les auditeurs les propos des orateurs ; tout au haut, des projecteurs dispensent une lumière soignée qui éclaire le contre de Donnay. On ne s'était pas encore aperçu que Donnay souriait.

Enfin, des étudiants étaient là, bien vus, encadrés à coup sûr, impérieux, commandant aux voisins : « Restez assis ! » Ils étaient enjambés les banquettes, bondissant les uns et les autres, en vérité, en vérité, la scène a fait son entrée sous la Coupole ; mais l'Académie, elle, y a-t-elle gagné ? JELISSON.

TOUMANOVA qui nous revient d'Amérique A DANSE "Giselle" A L'OPERA

MELLE Tamara Toumanova a dansé mercredi soir le célèbre rôle de « Giselle » à l'Opéra. Nous avions voulu le voir auparavant pour lui demander ses impressions. La jeune danseuse faisait enfant, partie du corps de ballet de l'Opéra et avait, à dix ans, été l'étoile d'un ballet composé par Jacques Ibert, Auric, Poulenc, « L'éventail de Jeanne ». Après avoir passé plusieurs années aux ballets russes de Monte-Carlo, elle partit pour les Etats-Unis, où elle fit une éblouissante carrière ! L'Opéra l'ayant engagée pour une durée de trois mois, Toumanova nous revient, célèbre.

Dernière répétition de Giselle. La vaste salle rouge et or est vide. A l'orchestre, les fauteuils recouverts de toile grise ont cet air abandonné des meubles, l'été, sous les housses. Quelques personnes au premier rang. Toute la vie du grand théâtre est reportée sur la scène. Danseurs et danseuses, en vêtements de travail ternes, seront demain soir, comme sous l'effet d'une baguette magique, transformés en brillants personnages. Mais voici Toumanova, la danseuse étoile. Son corps mince et rond a cette force secrète que Paul Valéry admirait dans L'Amor et la Danse. Les belles jambes musclées « vivants piliers », deviennent, dans le mouvement, mystérieusement élançées. Elle rappelle, dans son interprétation de Giselle, la fameuse Olga Sepsitova par son équilibre, sa légèreté et son intensité dramatique.

La répétition terminée, nous allons dans sa loge. Toumanova a des yeux noirs immenses, un teint d'une pâleur dorée ; ses cheveux serrés amenés sur son visage. Elle est exubérante et charmante, parle très bien le français, avec le plus classique des accents russes.

— Voici Georgette, mon habilleuse, me dit-elle. Lorsque j'étais petite, c'était elle qui s'occupait de moi. J'ai retrouvé des tas d'amis. Je connais très bien Paris, jadore Paris, je suis si heureuse de le retrouver et de revenir y travailler ! Vous savez que c'est à l'Opéra que j'ai appris la danse. Je faisais également mes études au lycée Michelet et apprenais le piano.

— Avez-vous déjà dansé Giselle ?

— Bien sûr, à Londres et en Amérique. J'aime beaucoup ce rôle, qui est une sorte de consécration de la danse classique. Je suis très contente de le danser dans son pays d'origine, et je suis en même temps très émue...

— Que danserez-vous d'autre ?

— Le Lac des Cygnes, le 9 avril. Mes autres projets ne sont guère arrêtés et dépendent, en partie, de ceux de Bolle-Grès. En principe, je ne dois rester que trois mois à Paris, mais j'espère prolonger davantage mon séjour.

— Vous plaisez-vous en Amérique ?

— Mais oui, bien que j'y aie une vie très agitée. J'ai épousé un Américain ; j'habite Berkeley Hills, à Hollywood. Je viens de faire mes débuts à l'écran, non comme danseuse mais comme comédienne, dans un film que vous verrez bientôt en France : Les Jours de gloire.

Toumanova se débarrasse derrière un paravent, des insignes de son métier : les chaussures de travail usées, les longs bas, le maillot collant. Elle réapparaît en jeune star hollywoodienne, cheveux noirs épars sur les épaules, robe de satin noir, chaussures à hauts talons.

— Je suis invitée à un thé, rien que pour moi, me confie-t-elle, je ne puis pas être en retard.

Elle se coiffe d'un haut chapeau garni de roses et revêt un somptueux manteau de vision.

Je lui pose une dernière question :

— Avez-vous trouvé Paris changé ?

Elle a cette réponse inattendue :

— Oh ! vous savez, quand je vivais à Paris, j'étais très pauvre...

Et c'est sur cette impression de candeur que je quitte Toumanova.



A ANTIBES PICASSO A RENOUVELE SA MANIERE

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Quatre mois durant, Picasso travailla de la sorte, découvrait et exprimait ses nouvelles sensations. Puis il ferma la porte battée de fer, et coula la clé à son autel conservateur du musée, avec la consigne très précise d'en interdire l'entrée à quiconque, et repartit comme il était venu, en coup de vent, pour se repaître peut-être, ou pour méditer, pour contrôler la nouvelle forme d'expression qui s'était emparée de lui, peut-être, malgré lui, dans le milieu d'Antibes.

La critique Grimaud se perche sur cette existence provinciale, à peine interrompue par la visite de quelque rare touriste qui s'arrêtait devant la porte fermée sans supposer qu'à l'intérieur s'annonçait un nouveau produit de quatre mois de travail du plus décevant et du plus ennemi des peintres modernes.

Le château Grimaud se perche, étonné de la nouveauté, sur le plus haut cap d'Antibes. Des travaux de restauration encombrant de cloches, de chaux et de pierres la tour du troisième étage que domine une tour carrée, sous les voûtes des sarcophages, des épiques et d'autres motifs en fer forgé. Au premier étage, une salle sert de bibliothèque et les ouvrages personnels de Manbet, et dans une autre, très, l'épigraphie de l'édifice septentrional (l'appelle-t-on ainsi parce qu'elle est dédiée à un saint du Nord, ou bien parce qu'elle avait par sept siècles les hauteurs d'un temple antérieur, un peu comme les trois dieux garantissant l'unicité des vœux cognaux ?)

Tout haut c'est la porte fermée. Au-delà de laquelle le visiteur clandestin qui s'allongé à traverser quelques toits du Calvaire leur ment, tout envahie d'une sombre horizon ou déformée par un étrange perspective est assis et entretra par une suspension et toute sa révélation.

Dans le désordre de la pièce, toute vérité du peintre qui n'a jamais eu le défaut de quelconque objet lui ayant appartenu ou ayant touché, ne l'écrit qu'un instant, son attention, et qui est assise dans ses poches détrempées des petits tableaux multicolores, des bouts de toile, des méduses basses cour, des fleurs fanées, des bouts de crayon et des ciseaux ramassés au hasard, ou voit alignés, contre les parois, des dizaines de tableaux à différents stades d'achèvement.

D'autres sont encore appuyés au sol, devant des murs, d'une des grandes salles, de toutes ces planches (Picasso

abandonné la toile et il peint en disant uniquement sur le bois, des fils de couleurs vives se déversant dans le sabbat. Tout un panel est taché par des grande dent de nez et blanc et le ligne plus achevée rappelle les classiques de la Renaissance italienne. Une théorie d'animaux stylisés, dessiné autour d'une spirale, composent une fresque lumineuse.

Que restait-il du peintre des visions hallucinées de la guerre d'Espagne, du révolutionnaire dont les idées faisaient ses pensées aux sceptiques dans quel sens il faisait les regards ? Délivré dans l'atmosphère strident, Picasso, revenant peut-être aux premières inspirations suggérées par un père qui aimait à peindre des colombes, a trouvé une nouvelle manière : il peint et dessine comme un homme nouveau.

Les sceptiques, ceux que la vie a déçu ou attiré, et avec eux tous les autres qui aiment applaudir ce qu'ils comprennent le moins, regretteront peut-être le Picasso tourmenté et sombre d'un passé encore tout récent, mais les gens simples qui recherchent dans l'art l'évasion politique des horreurs de la vie quotidienne, seront reconnaissants au nouveau Picasso et comprendront son message de beauté.

F. S.

AUTOUR DU COMITE DE DEFENSE de Henry Miller

« Une société vient à l'ordre... », dit la célèbre chanson de roue que l'on se trançait d'âge en âge comme un impérissable flambeau. Mais en voit mal André Gide et Jean-Paul Sartre, Emilio Hazard et d'autres la chanter à l'occasion de leur grave entrée au comité de défense de Henry Miller, constitué par MM. Maurice Nadeau et Claude-Edmond Magny. Et cependant, n'en voyait-ils pas tout bonnement le piffantisme sous... les rires !

C'est qu'il était « pourtant temps », comme dit une autre chanson... On connaît l'histoire, sur la plainte d'un particulier, dont le nom importe peu, l'éditeur français de l'Américain Miller est poursuivi pour atteinte à la moralité publique et Henry Miller vu de même coup être décrié de parographie, comme Gustave Guebert et Charles Baudelaire, et plus près de nous Victor Marguerite.

Là-dessus, des hommes de piano qu'on aurait cru blés sur ce sujet, se sont amusés. De ce côté, il y a vingt-deux ans, comme les deux corolles, pour voler au secours de Miller. On ne saurait que les applaudir, non pas de prendre la défense plus particulière de la parographie, mais tout simplement, en l'imagine du moins, de la liberté d'expression.

Le piquet de l'affaire n'est pas là, il est dans les commentaires dont certains des vingt-deux accompagnent leur adhésion au comité de défense, commentaires que publie notre confrère parisiens « Combat ».

On y lit par exemple que M. Jean Cassou ne saurait admettre qu'un dérivé soit poursuivi pour parographie. Il se ralle d'embée, bien qu'il n'ait aucun ouvrage de Miller. Voilà qui est bien. C'est ce que l'on appelle la défense de principe. Mais de quel principe ?

Autrement se passe la position choisie par François Mauriac qui, s'il ne s'inscrit pas au comité, déclare qu'il se suivra l'activité avec sympathie.

Bref, ce n'est pas tout les membres du comité qu'il faut trouver, à paradoxes, les meilleurs arguments en faveur de la liberté d'expression de Miller et particulier à ses dérivés en général.

Faut-il donc légèrement déformer les premiers mots de la chanson :

« Une société s'est à l'ordre... »

Non pas, car quelques-uns, qui l'avaient peut-être oublié, se sont avisés soudainement qu'il en existait déjà une et que celle-ci, c'était la « Société des gens de lettres », supérieurement qualifiée pour défendre la liberté de pensée. Devant elle la question Miller, a été posée sans détour et réservée par Francis Amélie et l'on a décidé de défendre la liberté d'expression pour tous les dérivés qui se commentent pas d'attention à l'intelligence et à l'unité nationale.

Ainsi, grâce à la « Société des gens de lettres », voilà un grand pas franchi vers le retour à la plus noble tradition française que certains des attitudes des membres du comité Miller ne, l'avaient craint de n'avoir été retrouvée qu'en faveur de la parographie supposée en réalité.

G. L.

J'ai vu tous les oiseaux se dilater la rate, A l'orf et à travers, dans le ciel ébloui.

Ils chantaient à l'amour et l'amour disait Oui, J'ai vu le mois d'avril danser sur une patte.

J'ai vu tous les bourgeois faire éclater leur ventre, La primevère, aussi, s'épaler sans pudeur, Le gazouiller kisseron de désir et de peur, Et le nez du grand Pan déposer de son entre.

J'ai vu tous les volets s'ouvrir sur un voyage, Et tous les yeux briller,

Quant à teute-mouton vont jouer les nuages, Quant à grimper partout vont jouer les sentiers, Lorsque battre partout osent les cours volages

Sous tout veston, sous tout corage, Et l'ont, sous le soleil, Dieu sait quel bavardage... — Ce qui, dit le monsieur sévère, n'est pas sage.

Evidemment ! Tout ça n'est pas bien raisonnable, Tout ça n'est pas bien convenable, Mais c'est tellement agréable...

Le monsieur sévère a raison, C'est une vilaine oraison Que d'éprouver à perdre haleine Le vent, les fleurs et les oiseaux, Et troubadours et châtelines Dont les mains perdent leurs mitaines... Le monsieur sévère a raison De parler contre la saison Qui fait dérailler les raisons...

Ce printemps est vraiment de moeurs épouvantables, Pas terrible...

PAQUÈS

Le voyez-vous qui rit parmi les égoutiers ? Avec cette odeur là, il va tout chevir... C'est plus catastrophique Que la bombe atomique.

Quand l'envie de rire est dans l'air, Quand l'envie de vivre est dans l'air, Tout va de travers...

Mais — voyez-vous jusqu'où se niche l'impudence ! — Ce Printemps, ce Printemps qui danse, Se moquent — ça c'était fatal — Répond — voyez-vous ça ! — répondez Ça m'est égal !

Mais le soir tombe au creux du rêve Tous les lilas ont embouré, Profonde, une douceur s'élève, Et le silence s'est pâmé.

Une étoile a flouri dans la fraîcheur du trouble, Un rayon berce l'âme et le sommeil du jour Et la Terre qui songe et vibranie d'amour S'élève, parle, et le rythme intérieur est double.

Et voici, sur les pas de l'ombre qui ramue, Un chant, comme un baiser où l'âme est encore nue ! Voici les cloches de la Pâque revenues...

Et je sens le Printemps qui sourit dans ses feuilles. Et le monsieur grognon qui rage dans son deuil...

Pas d'histoires, pas d'anicroches, Le Printemps épouse les cloches. Les mécontents seraient bien fofis ! Le Bon Dieu lui-même est d'accord...

— Et l'on entend chanter sur les angoisses feues Les cloches et les fleurs au fond de la nuit bleue.

PIERRE VITRAC.

"TOUS LES DEUX"

LES
SPECTACLES

"Ce ne sont pas des anges"

A Jean Valentin de M. Louis Dubel...
L'acte premier, le premier acte, le premier...
L'acte premier, le premier acte, le premier...
L'acte premier, le premier acte, le premier...



Jacqueline Bihache et Abel Clouard

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...



Agnes Yvonne et Jeanne...
Agnes Yvonne et Jeanne...
Agnes Yvonne et Jeanne...

Agnes Yvonne et Jeanne...
Agnes Yvonne et Jeanne...
Agnes Yvonne et Jeanne...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...

Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...
Le premier acte était en trois...



DOUOTTE
L'AMOUR

DOUOTTE L'AMOUR...
DOUOTTE L'AMOUR...
DOUOTTE L'AMOUR...